

3. Dez. 1949

L'illustre théologien de Bâle éprouverait-il le besoin de se reposer des travaux dogmatiques ? C'est un livre d'histoire qui vient de paraître sous son nom, traduit en termes clairs par M. Pierre Godet¹. Du moins, le titre du premier chapitre : *L'homme du XVIII^e siècle*, fait attendre un tableau d'histoire de la civilisation ; le titre du second : *Jean-Jacques Rousseau*, ressortit à l'histoire littéraire.

Les titres ne trompent pas. Il s'agit bien d'histoire. *Images du XVIII^e siècle* est le premier volume d'un ouvrage auquel il sert d'introduction : *Die protestantische Theologie im 19ten Jahrhundert*. Ce dernier titre est le plus vrai de tous ; la théologie reste le souci dominant de M. Barth et pour décrire le XVIII^e siècle il ne juge pas nécessaire d'abandonner la méthode dogmatique qui consiste à poser une thèse puis à la prouver.

La thèse est celle-ci : Le caractère dominant de l'homme du XVIII^e siècle, c'est l'absolutisme. « L'homme qui découvre sa propre force, tout le potentiel de ressources contenu dans sa qualité d'homme prise comme telle, qui y voit quelque chose d'intrinsèquement valable en soi, d'ultime et d'absolu, ce dernier mot signifiant « détaché », c'est-à-dire se suffisant à soi-même et n'ayant qu'en soi-même la raison et la justification de son pouvoir et qui met librement en œuvre ce pouvoir dans toutes les directions : voilà l'homme absolutiste ».

Ce type d'homme est celui, selon M. Barth, auquel aspirent, consciemment ou non, tous les contemporains de Rousseau. En science, en politique, en art, en pédagogie, l'effort du siècle repose sur cet axiome absolutiste : l'homme est capable de tirer de lui-même tout ce qui est nécessaire à l'homme.

Sa capacité d'imaginer, d'inventer, sa raison critique et créatrice apparentent l'homme à Dieu même et font de lui le maître du monde, du moins en espérance. Car la nature est faite pour l'homme ; elle est toute imprégnée de rationalité. Il y a là une harmonie préétablie dont on tire la preuve de l'existence de Dieu et de sa bienveillance, qui permet aussi à l'homme de se passer de Dieu pour vivre. Bien vivre, c'est conformer ses actes à la raison divine qui siège en l'homme, qui coordonne le monde en un univers, et que l'homme trouve en lui-même comme il la re-

trouve dans la nature. L'intervention créatrice de Dieu est chose passée, un donné ; désormais, l'homme se suffit à lui-même.

M. Barth se demande quels sont les antécédents qui expliquent cette attitude ou, du moins, l'ont rendue possible. Il y voit un renouvellement de la Renaissance, héritière elle-même de la philosophie morale de Zénon et d'Epicure.

Le problème des origines est vaste. L'auteur a voulu se borner à l'essentiel. On est surpris, cependant, qu'il ait tu l'influence du néoplatonisme qui refuse de voir dans le mal une substance, une réalité, et cela sous la plume de St Augustin aussi bien que sous celle de Pélagé. On s'étonne qu'il n'ait pas prononcé le nom de Descartes, vrai père de la philosophie du XVIII^e siècle. Il est vrai qu'à montrer dans l'absolutisme une attitude très générale et très ancienne, l'auteur eût affaibli sa thèse.

M. Barth a consacré à Rousseau une étude profonde, d'une rare intelligence. Il le voit homme de son siècle, convaincu lui aussi de la bonté naturelle de l'homme et de celle du monde créé. Mais il oppose à l'optimisme de ses contemporains leur corruption, corruption qui vient du siècle, de la société, qui git dans le collectif ; elle n'atteint pas la nature même de l'homme mais son comportement seulement. L'homme reste bon quoique il agisse mal sous l'influence de la pression sociale.

Le mal est ainsi quelque chose d'adventice, un accident qui affecte la société humaine et dont on prend conscience en observant la nature, en posant la nature en face de soi comme un objet qui est le critère du bien.

L'existence de la nature et celle de l'homme ont un lien réel ; toutes deux sont l'œuvre d'un même Créateur. Une communion peut s'établir entre elles et Rousseau a vécu les meilleurs temps de sa vie dans une intimité paisible avec la nature, aux Charmettes, à Môtiers, à l'île de Saint-Pierre. Il se reposait ainsi des maux qu'il avait soufferts dans la société des hommes.

Jamais, cependant, il ne conseille à l'homme de se dépersonnaliser, de résorber son être dans l'être universel. L'homme, qui est esprit, se distingue de la nature matérielle ; il est esprit et par là maître de l'objet, maître de poser l'objet, de choisir l'objet qu'il posera en face de lui pour s'en distinguer, maître de s'attacher à l'objet ou de s'en détacher. Il est libre et se doit de préserver jalousement sa liberté. Il ne s'asservira pas au monde, mais le monde est fait pour qu'il s'en serve. Rousseau est tout à fait lui-même lorsqu'il écrit : « La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière... »

Quand il jouit de la nature, c'est en lui-même qu'il trouve les éléments de sa joie, c'est de lui-même, avant tout, qu'il est content. Le contact des choses, en le débarrassant du poids des contraintes sociales, lui rend sa liberté, lui permet d'être lui-même, de se retrouver lui-même en sa bonté originelle, en sa pureté.

Magnifique et profond pélagianisme, s'écrie M. Barth. Pélagianisme, il est vrai, magnifiquement vécu et chanté ; celui de Pélagé était plus profondément pensé, plus héroïquement mis en pratique.

Tel quel, cet ouvrage fait grand honneur à la perspicacité de M. Barth ; il enrichira certainement les nombreux lecteurs que nous lui souhaitons. La traduction de M. Godet reste très proche du style original ; la phrase est lourde, encombrée de subordonnées, d'incidentes, de compléments, de parenthèses qui nuancent la pensée sans pour autant lui ôter sa clarté. Les éditeurs Delachaux et Niestlé présentent ce volume avec tout le soin qu'elles ont coutume de vouer à leur collection des *Trois Mages*.

J.-D. B.

Karl BARTH, IMAGES DU XVIII^e SIÈCLE. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris, 1949.